Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

49 | 2014
Varia

Marie-Claire Felton, *Maîtres de leurs ouvrages. L'édition à compte d'auteur à Paris au XVIIIe siècle*, préface de Roger Chartier, Oxford, Voltaire Foundation, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014. xxii+306 p., 17 ill. ISBN 978-0-7294-1081-6.

Emmanuelle Chapron

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5202>

DOI : 10.4000/rde.5202

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 10 novembre 2014

Pagination : 330-333

ISBN : 978-2-9520898-7-6

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Emmanuelle Chapron, « Marie-Claire Felton, *Maîtres de leurs ouvrages. L'édition à compte d'auteur à Paris au XVIIIe siècle*, préface de Roger Chartier, Oxford, Voltaire Foundation, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014. xxii+306 p., 17 ill. ISBN 978-0-7294-1081-6. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 49 | 2014, mis en ligne le 10 novembre 2016, consulté le 30 juillet 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/rde/5202> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5202>

Propriété intellectuelle

Révolution américaine et ses commentaires sur ce qu'il considéra comme une évolution trop conservatrice du jeune État (les deux chambres) est précisé ici par l'analyse de ses échanges épistolaires avec Franklin, Jefferson, Adams ; avec ce dernier la correspondance révèle de profondes divergences (Manuela Albertone) ; enfin, un épais dossier est consacré au rôle décisif de Condorcet dans la longue aventure éditoriale des *Œuvres complètes de Voltaire*, dite Édition de Kehl. Contrairement à une idée dominante le maître d'œuvre de cette édition en 79 volumes ne fut pas Beaumarchais mais Condorcet lui-même : il fut le directeur scientifique de cette grande entreprise éditoriale qui s'est étalée de 1779 à 1789, le dernier volume étant la *Vie de Voltaire* par Condorcet. Dans ce gros dossier (p. 111 à 230), les deux auteurs, Linda Gil et André Magnan, utilisent la masse formée par la correspondance entre Ruault et Condorcet (ce qu'André Magnan appelle la « navette Condorcet-Ruault ») pour mettre à jour le travail de direction scientifique permanent de Condorcet au fil des 10 années que dura la publication. Un « réseau » s'est constitué autour de Condorcet pour mener à bien une entreprise de cette dimension.

Ainsi l'ensemble des travaux réunis ici, comportant de nombreuses transcriptions intégrales de lettres de Condorcet ou qui lui étaient adressées, non seulement apportent bien des éléments nouveaux à la connaissance du personnage et de son action tant savante que politique, mais – et c'est peut-être l'essentiel – ouvre la voie à un regard méthodologique nouveau pour l'étude d'une correspondance du XVIII^e siècle, caractérisée par son extrême dispersion et la diversité des destinataires.

Marcel DORIGNY

Marie-Claire FELTON, *Maîtres de leurs ouvrages. L'édition à compte d'auteur à Paris au XVIII^e siècle*, préface de Roger Chartier, Oxford, Voltaire Foundation, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2014. xxii+306 p., 17 ill. ISBN 978-0-7294-1081-6.

Aujourd'hui marginale et intellectuellement disqualifiée, l'édition à compte d'auteur a une histoire que le bel ouvrage de Marie-Claire Felton contribue à éclairer. Dans les dernières décennies de l'Ancien Régime, les débats sur la propriété littéraire et l'évolution de la législation royale mettent en place les conditions d'un petit âge d'or pour cette manière d'éditer. Encouragés par les arrêts de 1777 qui les autorisent désormais à vendre directement leurs livres, plusieurs cen-

taines d'auteurs décident de rester « maîtres de leurs ouvrages ». Ils prennent alors en charge toutes les étapes de la publication, du dépôt du manuscrit au censeur à l'acquisition du privilège d'édition, des contrats avec le papetier et l'imprimeur au choix du format et des caractères, de la promotion de l'ouvrage dans les périodiques à sa mise en vente chez eux ou chez les libraires qu'ils associent à leur entreprise. Au bas de la page de titre, la mention « chez l'auteur » jouxte ou remplace la traditionnelle adresse du libraire, manifestant la possibilité nouvelle offerte aux écrivains de garder jusqu'au bout le contrôle sur la forme matérielle de leurs ouvrages et de profiter seul du fruit de leur travail.

Ce mode d'édition engage deux enjeux essentiels. Le premier renvoie à la genèse de la notion de propriété littéraire, dans sa double dimension de droit immatériel survivant à la cession du manuscrit et de droit à tirer un revenu pécuniaire des œuvres de l'esprit. La question de la rémunération des travaux de plume est centrale dans les réflexions sur l'auctorialité, dans un XVIII^e siècle où les rangs grossis des mercenaires de l'écriture bousculent la topique traditionnelle de l'auteur désintéressé. Pour Geoffrey Turnovsky, l'élaboration du *topos* de l'écrivain décidé à « vivre de sa plume » relève moins de la revendication économique, qu'il ne manifeste la conscience d'une contradiction inévitable entre la valeur culturelle de l'œuvre d'esprit et le revenu que son auteur peut espérer en tirer – ce lien entre autorité intellectuelle et échec économique dont Bernard Lahire a montré qu'il était encore de nos jours au cœur de la définition de la « condition d'écrivain ». L'enquête de M.-C. Felton participe à cette réflexion sur le rapport du monde des lettres à l'argent (chapitre 1). Pour elle, la question pécuniaire n'est pas simplement un argument théorique, mais une motivation qui peut conduire l'écrivain à devenir « faiseur » et marchand de ses livres. À la légitimation de ce motif participent quelques grands procès, comme celui qui oppose en 1768 les libraires parisiens à Luneau de Boisjermain, écrivain proluxe fortement engagé dans la commercialisation de ses ouvrages. Si le motif de l'écrivain désintéressé reste dominant, les factums produits à cette occasion documentent « l'élaboration d'un nouveau modèle auctorial dans lequel la commercialisation par l'auteur devient non seulement *possible*, mais *souhaitable* » (p. 53).

Le second enjeu, et l'apport le plus évident de ce beau travail, consiste à tenter de mesurer les effets concrets des arrêts de 1777. Loin d'être une option toute théorique, en pratique ruineuse et complexe, comme le présentent souvent les historiens à la suite de Diderot, l'édition à compte d'auteur constitue une voie réellement suivie par un nombre non négligeable d'écrivains. Les requêtes dans le catalogue de

la BnF et le dépouillement intégral du *Catalogue hebdomadaire* ont permis à M.-C. Felton de constituer un corpus de 440 auteurs et 800 ouvrages publiés « chez l'auteur » à Paris entre 1763 et 1789. Pas inexistante avant 1777, quoique légalement limitée aux étapes précédant la vente, l'édition à compte d'auteur se développe rapidement après cette date.

Les premières conclusions de l'étude pourraient de prime abord paraître décevantes, puisqu'elles montrent l'absolue normalité de la pratique de l'auto-édition. Le groupe des auteurs qui s'éditent et se vendent eux-mêmes n'a rien de différent, dans ses assises sociales, de la population des auteurs dans son ensemble, si l'on excepte la sous-représentation du clergé. La pratique ne caractérise pas non plus un moment particulier de la « carrière d'écrivain » : les auteurs sont presque aussi nombreux à y recourir au début ou à un moment seulement de leur parcours littéraire, comme une solution parmi d'autres (46 %), que tout au long de leur carrière littéraire, ou au moins jusqu'à la fin, comme un procédé qui s'est révélé suffisamment avantageux pour s'y tenir (54 %). L'étude des épîtres dédicatoires montre qu'il ne s'agit pas d'auteurs marginalisés dans le champ littéraire, mais capables de conjuguer leur souci d'autonomie face aux libraires et les sources de reconnaissance littéraire traditionnelles que sont le mécénat et les pensions. Enfin, l'objet dont ils supervisent la fabrication ne se distingue pas non plus au sein de la librairie dans son ensemble, tant du point de vue des thèmes traités que de l'aspect matériel, dominé par l'in-8° en caractères *cicero* pour lequel l'acheteur devra déboursier un peu plus de 3 livres.

L'absence de caractères distinctifs est en elle-même importante : elle signifie que l'édition à compte d'auteur se met en place comme une alternative accessible à tout type d'écrivain et pour tout type de texte, une modalité pleinement intégrée dans le fonctionnement normal de la librairie, qui pousse à son terme la montée en puissance de la figure de l'auteur. Si déposer son manuscrit chez le censeur et solliciter un privilège pour son ouvrage devient un geste de plus en plus courant (25 % des privilèges sont accordés à des auteurs en 1636, 45 % en 1680, selon une étude de N. Schapira, 42 % en 1775 et 74 % en 1783, selon M.-C. Felton), maîtriser jusqu'au bout la fabrication et la diffusion du livre reste une entreprise qui suppose d'avoir surmonté deux obstacles. Le premier est celui de l'investissement financier de départ, traditionnellement assumé par le libraire-éditeur. Il se résout souvent par la mise en place d'une souscription, procédé qui gagne en popularité à la fin du XVIII^e siècle et dont on peut faire l'hypothèse qu'il est particulièrement apprécié par les auteurs-éditeurs. Le second est celui du débit de l'ouvrage en dehors des structures classiques de la librairie. Les

développements les plus originaux du livre de M.-C. Felton concernent ce maillon nouveau ouvert par les arrêts de 1777, qui rendent possible le contact direct entre l'auteur diffuseur-distributeur-libraire et les acheteurs (sinon les lecteurs) de ses livres. Les auteurs déploient à cette occasion tout le répertoire des stratégies publicitaires et commerciales que l'on retrouve dans d'autres types de consommation à la veille de la Révolution. La rentabilité de l'exercice reste au final difficile à mesurer, au-delà des cas diamétralement opposés du généalogiste Maugard, documenté par son dossier de faillite, et de La Beaumelle, dont la correspondance révèle la belle réussite financière. La popularité croissante du procédé oblige en tout cas à tempérer le pessimisme de Diderot et à avancer des conclusions nuancées : « il est très probable que plusieurs auteurs-éditeurs aient profité, ne serait-ce que modestement, de ce mode éditorial » (p. 254).

Tenir la plume, organiser la fabrication de son livre et le vendre chez soi : encore concevable dans une économie artisanale du livre, l'articulation de ces fonctions le devient moins dès lors que le monde éditorial change de visage. À partir du XIX^e siècle, la montée en puissance des éditeurs pèse à son tour sur la figure de l'auteur, en instituant progressivement la médiation éditoriale comme un élément fondamental de la « fabrique d'autorité » et de la reconnaissance littéraire. Assimilée à une édition sans éditeur, l'édition à compte d'auteur est progressivement marginalisée, avant que le développement des plateformes numériques tente de lui conférer une nouvelle visibilité, à défaut encore d'une nouvelle légitimité.

Emmanuelle CHAPRON

David CHARLTON, *Opera in the Age of Rousseau: Music, Confrontation, Realism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012. 413 p. + XXI. ISBN 978-0-521-88760-1.

Ceci est un livre sur l'opéra au dix-huitième siècle comme on en voit peu. D'abord par son envergure. Il informe sur tout un faisceau de domaines : mise en scène, construction des opéras, style musical, distribution des chanteurs, politique des programmes, luttes entre différents théâtres parisiens. C'est une présentation des domaines importants pour l'évolution de l'opéra entre 1750 et 1777, une présentation qui est magnifiquement détaillée et qui ajoute grandement à notre compréhension de cet art si fondamental pour l'époque.

Malgré les travaux de Robert Wokler, de Philip Robinson et de Michael O'Dea, historiens ou philosophes négligent parfois ou même